

Destin bizarre que celui de Démocrite. L'absence de traces écrites des œuvres du philosophe a facilité la diffusion d'anecdotes et de légendes qui l'accompagnent depuis l'origine et qui, traversant les siècles, consignent à la modernité une véritable galerie d'images qui surdéterminent son identité historique à travers différents masques. C'est le cas de l'image du philosophe *rieur*, protagoniste de deux célèbres « couples » où tantôt il s'entretient avec Hippocrate, le plus connu des médecins anciens, au sujet de la folie, de ses causes et de ses possibles remèdes ; tantôt il discute avec Héraclite sur l'aptitude du philosophe la plus opportune face au spectacle comique et tragique de l'humanité.

Image de la sagesse, le Démocrite du premier couple : une image corroborée par plusieurs témoignages et légendes, dont les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce offrent une synthèse assez exhaustive<sup>1</sup>. Dans ce cas, le rire du philosophe ne se réduit pas seulement à une condamnation morale de la vanité humaine, mais devient plutôt le signe de la perspicacité du regard du philosophe. Ce rire reflète aussi l'image de la mélancolie du génie, selon ceux qui reconnaissent dans la pose du philosophe, la tête posée sur la main et le regard contemplatif détourné du livre appuyé sur ses genoux, les traits de la *Mélancholia I* de Dürer<sup>2</sup>.

Image d'une morale critique et d'un rire méprisant, le Démocrite opposé à Héraclite, dont le ricanement sarcastique, opposé aux larmes compatissantes du philosophe d'Éphèse, rappelle celui du Diogène cynique.

Images, toutes les deux, qui, malgré leur origine incertaine, n'ont cessé d'inspirer les poètes, les philosophes et les artistes de différentes époques, depuis l'Antiquité jusqu'à l'âge moderne.

À l'aide de quelques exemples, nous nous proposons d'analyser l'utilisation que l'on a faite à l'âge classique et à l'époque des Lumières de ces deux couples légendaires et métaphoriques à la fois, tantôt en mettant en avant les larmes compatissantes d'Héraclite au détriment du rire « aristocratique » de Démocrite, tantôt, au contraire, en valorisant la sagesse de Démocrite, issue d'une méthode empirique féconde pour les sciences.

<sup>1</sup> Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. française sous la dir. de Marie-Odile Goulet-Cazé, introd., trad. et notes de J.-F. Balaudé, L. Brisson, J. Brunshwig *et al.*, Paris, Librairie générale française, 1999. On n'y trouve pas seulement des anecdotes sur la sagesse du philosophe, mais aussi un témoignage de ses connaissances très vastes dans la liste de ses œuvres rédigée par Thrasyllé.

<sup>2</sup> Sur l'image de Démocrite : S. Boscherini, « Il riso di Democrito (a proposito di Cicerone, *De oratore* II, 235) », *Prometheus* 1, 1975, pp. 117-123 ; Y. Hersant (éd.), *Sur le rire et la folie*, Paris, Rivages, 1989 ; J. Jehasse, « Démocrite et la renaissance de la critique », in *Etudes seiziémistes offertes à V. L. Saulnier*, Droz, Genève, 1980, pp. 41-64 ; Cf. J. Lebeau, « Le rire de Démocrite et la philosophie de l'histoire de Sébastien Franck », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 33, 1971, pp. 256 ; J. Pigeaud, *La maladie de l'âme*, Les Belles Lettres, Paris, 1981, pp. 452-476 ; A. Roselli, « Riso e verità », in *Ippocrate, Lettere sulla follia di Democrito*, édition et traduction de A. Roselli, Napoli, Liguori, 1998 ; T. Rütten, *Demokrit – lachender Philosoph und sanguinischer Melankolischer. Eine pseudohippokratische Geschichte*, E. J. Brill, Leiden–New York, 1992 ; J. Salem, « La fortune de Démocrite », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* 186.1, 1996, pp. 55-74 ; Idem, *La légende de Démocrite*, Kimé, Paris, 1996 ; Idem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Paris, Vrin, 1996 ; J. Starobinski, « Démocrite parle », *Le Débat*, 1984 ; J. Starobinski, « Le rire de Démocrite. Mélancolie et réflexion », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Séance du 3 déc. 1988, pp. 3-32.

On pourra qualifier cette attitude d'« ambiguë », dans la mesure où le philosophe d'Abdère a été relégué d'après quelques-uns « au purgatoire des Lumières<sup>3</sup> », sans pour autant être totalement oublié. Le 18<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs, marque curieusement l'entrée de Démocrite, en tant que protagoniste, dans le théâtre français où, comme on essaiera de le montrer, se reproduit la même ambiguïté entre éloge et condamnation du philosophe.

## I- Démocrite et Héraclite

Democritus et Heraclitus ont été deux philosophes, desquels le premier trouvait vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public qu'avec un visage moqueur et riant; Heraclitus ayant pitié et compassion de cette même condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeux chargés de larmes<sup>4</sup>.

C'est Montaigne qui parle, à travers les mots de Jouvenel cités ensuite dans le chapitre 50 du premier livre des *Essais*, dont le titre répète le « binôme éthique » que tout le monde connaissait à cette époque. Montaigne, comme tous ses contemporains, préfère le rire méprisant de Démocrite

Non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle [la première humeur] est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre; et il me semole que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. La plainte et la commisération sont mêlées à quelque estimation de la chose qu'on place: les choses de quoy on se moque, on les estime sans prix<sup>5</sup>.

D'ailleurs, « notre propre condition », confirmera Montaigne à la fin du chapitre, « est autant ridicule que risible<sup>6</sup> ».

Il s'agit donc d'un rire qui condamne la *condition humaine* toute entière, ridicule, vaine, vide; un rire qui, sans vouloir proposer aucun remède, prend au contraire ses distances à l'égard de cette condition et s'isole dans une supériorité affichée. Un rire qui se moque aussi des larmes de ceux qui compatissent aux malheurs de la multitude et en justifient la responsabilité.

L'opposition entre le *Democritus ridens* et l'*Heraclitus flens*, métaphore de la *quaestio* éternelle sur l'essence tragique ou comique de l'existence<sup>7</sup>, a une origine ancienne, mais elle traverse toute l'histoire de la culture avant d'arriver au 18<sup>e</sup> siècle. On en trouve un premier témoignage chez Sotion<sup>8</sup>, maître de Sénèque, chez Sénèque lui-même, chez Lucien. Elle arrive à l'âge moderne, où elle inspire des monographies entières, comme les deux volumes

<sup>3</sup> A. Richardot, « Un philosophe au purgatoire des Lumières: Démocrite », *Dix-huitième siècle* 32, 2000, pp. 197-212.

<sup>4</sup> M. de Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF (Quadrige), 1988, chap. I, L.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Je me permets de renvoyer à ce propos à mon article « Sapienza e scetticismo: Montaigne e il riso di Democrito », *Dianoia* 9, 2004, pp. 59-91.

<sup>7</sup> Cf. A. Buck, « Democritus ridens et Heraclitus flens », in H. Skommodau (éd.), *Wort und Text, Festschrift für Fritz Schalk*, Frankfurt, 1963, pp. 167-186; C. E. Lutz, « Democritus and Heraclitus », *Classical Journal* 49, 1953-1954, pp. 309-314.

<sup>8</sup> Cité par Stobée dans son *Florilegium*. Voir le témoignage DK 68 A 21 selon la division de H. Diles - W. Kranz.

de Pierre de Besse<sup>9</sup> dédiés l'un au philosophe d'Abdère, l'autre au philosophe d'Éphèse, et où elle féconde aussi la poésie et les beaux-arts. On cite par exemple le *Le ris de Democrite, et le pleur de Heraclite* de Michel d'Amboise (1547), traduction française du *Riso de Democrito, pianto de Eraclito*, poème philosophique-religieux composé sur le modèle de la *Comédie dantesque* par l'italien Antonio Fileremo Fregoso, ou le petit poème *Le pleur d'Heraclite et le ris de Democrite, philosophes*, d'Étienne Forcadel, contenu dans l'édition de 1548 de ses *Opuscula*<sup>10</sup>. Mais il faut aussi mentionner certaines compositions de Jacques Grevin<sup>11</sup> insérées dans le recueil au titre déjà évocateur *Gélocacrye*, qui suggère la proximité d'après l'auteur entre le rire (γέλως) et les larmes (δάκρυα), et d'autres encore d'Étienne Pasquier<sup>12</sup>.

La médecine aussi récupère les deux philosophes, cette fois au-delà de toute interprétation morale, en les proposant plutôt comme exemples des réactions contraires que la mélancolie peut provoquer dans les malades. Le médecin Laurent Joubert, dans le chapitre 6 du troisième livre de son *Traité du Ris* (1579), en se référant à l'autorité de Paul d'Égine, nous rappelle à travers le visage de Démocrite et d'Héraclite que des mélancoliques, les uns rient, les autres pleurent :

De ces deux essais, samblent avoir donné un rare exemple, dues excellans Philosophes, Democrite & Heraclite : daiquels l'un rioit toujours dequoy qu'il avint, & l'autre an pleuroit<sup>13</sup>.

Dans les Beaux-Arts<sup>14</sup> encore, l'iconographie propose ces deux figures avec leurs expressions symboliques et les immortalise dans une pose qui deviendra topique : l'un face

<sup>9</sup> P. de Besse, *Le Démocrite chrétien, c'est-à-dire le Mepris et moquerie des vanités du monde*, Paris, 1615 ; l'*Héraclite chrétien* est de 1612.

<sup>10</sup> E. Forcadel, « Le pleur d'Heraclite et le ris de Democrite, philosophes », in *Œuvres poétiques. Opuscules, Chants divers, Encomies et Élégies*, Texte établi, annoté et commenté par F. Joukovsky, Droz, Genève, 1977, pp. 127-133.

<sup>11</sup> J. Grevin, *Gélocacrye et les 24 sonnets romains*, texte établi et annoté par Michèle Clément, Publications de l'Université de Saint-Etienne, Saint-Etienne, 2001. Voir en particulier l'*Elegie sur la misere des hommes* (vv. 19-26 : « D'un poison plus bouillant, dont ne peux esperer / Sinon tousjours de rire et de plorer. / Rire la chose helas ! la plus desesperée / Plourer, et si tout est plain de risée : / Il n'y a rien icy qui ne soit malheureux, / Tout est folie, et tout est glorieux. / Je plore le malheur, et je ris la folie, / Je plore et ris la gloire de la vie ») et les sonnets II, 18 (« Que ne suis-je eschangé en une source claire / Distillant à jamais un grand ruisseau de pleurs, / Pour tant d'impieitez, de meurtres, de malheurs, / Qui à tousjours plourer ne me font rien qu'attraire ? / / Nature me devoit au costé gauche faire / Une ratte engrossie, et de doubles largeurs, / Pour rire incessamment les bouillantes fureurs / De ceux-là qui tant bien se sçavent contrefaire. / / Je voy journellement un grand sot ignorant, / Tout vieil et tout cassé, aux grandeurs aspirant, / Et discourir tout seul de l'ordre de l'Eglise : / / Reprendre un gouverneur, predire assurement / Par la sedition le subit changement, / Et ne veult toutefois que je Gelodacryse ») et II, 8 (« Je me ris de ce monde, et n'y trouve que rire, / Je le plore, et si rien ne doit estre ploré, / J'y espere, et si rien ne doit estre esperé, / Je voy tout estre entier, et rien n'est qui n'empire. // J'y repren toute chose, et ny voy que redire, / Je me plains de ce temps, et rien n'est empiré, / Je redoute un desastre, et tout est assuré, / Je voy la paix partout, et tout bouillonne d'ire. // Je deplore mes ris, je me ris de mes pleurs, / Je ris mon passe-temps, je plore mes douleurs, / Tout me tire à plourer, tout à rire m'excite. // Dont vient cela, MOURET ? c'est pourtant que je veux / Entreprendre tout seul les ouvrages de deux, / Ore de Democrite, et ore d'Heraclite.

<sup>12</sup> « Stephani Pasquierii Iconum liber », in *Les œuvres d'Estienne Pasquier*, Reprint de l'éd. Trévoux, 1723, Genève, Slatkine, 1971, 2 v., n.76.

<sup>13</sup> L. Joubert, *Traité du ris: suivi d'un dialogue sur la cacographie française*, Genève, Slatkine, 1973 (Répr. facs. de l'éd. Paris, 1579), p. 274. Le *Traité* a d'abord été publié en latin en 1558 ; après il sera traduit en français et réimprimé trois fois de plus avant l'édition de 1579 de Nicolas Chesneau.

<sup>14</sup> En ce qui concerne l'iconographie cf. A. Blankert, « Heraclitus en Democritus in het Bijzonder in de Nederlandse Kunst van de 17de eeuw », *Nederlands Kunsthistorisch Jaarboek*, XVIII, 1967, pp. 31-124 ; L. Braun, *Iconographie et philosophie*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 1996 ; O. Ferrari,

à l'autre, séparés par le globe terrestre que Démocrite indique en riant et que Héraclite regarde pleurant. On sait que Marsile Ficin en possédait une représentation semblable chez lui<sup>15</sup> et la fresque de Donato Bramante (1487-88 environ), gardée à la Pinacothèque de Brera à Milan, en est sans doute un exemple précieux. Les deux philosophes sont assis face à face et regardent la sphère terrestre placée entre eux deux et au centre de la représentation. La scène présente Démocrite et Héraclite, Tels deux honnêtes-hommes, dans un entretien où le sage d'Abdère explique les motifs de son rire face au « grand théâtre du monde » à un Héraclite attentif, et accompagne ses mots d'un geste didactique de la main droite et en montrant à son interlocuteur avec la gauche un livre ouvert. C'est le philosophe du rire qui parle ; le philosophe des larmes ne peut qu'écouter, sans avoir rien à répondre. C'est Démocrite, d'ailleurs, qui, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, a bien représenté l'opinion de ceux qui, philosophes, gens de lettres et artistes, n'ont cessé de réfléchir à la célèbre dichotomie du *Democritus ridens* et *Heraclitus flens*, tout comme Erasme, Descartes et Montaigne<sup>16</sup>.

Cependant, le 18<sup>e</sup> siècle abandonnera progressivement le ricanement moralisateur du philosophe d'Abdère, trop cynique pour Fénelon (*Dialogues des morts*)<sup>17</sup>, misanthrope d'après les *philosophes* ; mais le siècle des Lumières conservera néanmoins l'image de grand sage de l'Antiquité, encyclopédiste savant et observateur perspicace de la nature. C'est Démocrite, en effet, philosophe des atomes et du vide, qui inspirera le premier projet du *Rêve de d'Alembert* : à l'origine « c'étoit le rêve de Démocrite » confesse Diderot dans sa lettre à M.me de Maux du septembre 1769<sup>18</sup>. Et bien que le philosophe d'Abdère soit absent parmi les articles de l'*Encyclopédie*, à la différence de son « adversaire » Héraclite (article HÉRACLITISME, OU PHILOSOPHIE D'HÉRACLITE), Diderot lui-même en fera un éloge dans l'article *Eléatique*, en tant que champion d'une méthode inductive féconde et contraire à l'esprit de système<sup>19</sup>.

Le savant demeure, le rieur cynique est mis de côté. « Celui qui rit toujours et de n'importe quoi », dira Lavater en critiquant le portrait du philosophe exécuté par Rubens ainsi que celui qui représente La Mettrie « en Démocrite », qui « n'est pas seulement un sot,

« L'iconografia dei filosofi antichi nella pittura del sec. XVII in Italia », *Storia dell'arte* 57, 1986, pp. 103-181 ; W. Weisbach, « Der sogenannte Geograph von Velasquez und die Darstellungen des Demokrit und Heraklit », *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen* 49, 1928, pp. 141-158 ; E. Wind, « The Christian Democritus », *Journal of the Warburg Institute* I, 1937-1938, pp. 180-182 ; et l'appendice contenu dans le déjà cité Thomas Rütten.

<sup>15</sup> Landino écrivait en effet à Ficin : « vidistis pictam in gymnasio meo mundi sphaeram ry hinc atque illinc Democritus et Heraclitus. Alterum quidem ridentem, alterum vero flentem » (« Epistolarium », I, in *Opera Omnia*, 1576, p. 637).

<sup>16</sup> Il faut signaler ce que Spinoza écrit à Henri Oldenburg en proposant l'effort de compréhension comme une troisième alternative au rire de l'un et aux larmes de l'autre : « Si celebris ille irrisor hac aetate viveret, risu sanè periret. Me tamen hae turbæ nec ad risum, nec etiam ad lacrymandum, sed potius ad philosophandum, & humanam naturam melius observandam, incitant ». Cf. *Spinoza Opera*, éd. Gebhardt, Heidelberg, 1972, t. IV, p. 166, lettre XXX.

<sup>17</sup> En 1711 Fénelon accuse Démocrite de misanthropie dans ses *Dialogues des morts*. Voir ce que dit Anne Richardot, *Un philosophe au purgatoire des Lumières*, art. cité, pp. 199-200.

<sup>18</sup> Mais il ajoute après : « il eût fallu se renfermer dans la sphère de la philosophie ancienne, et j'y aurois trop perdu. J'ai sacrifié la noblesse de la forme à la richesse du fond ». D. Diderot, *Correspondance*, recueillie, établie et annotée par Georges Roth, Paris, éd. de Minuit, 1963, t. IX, pp. 129-130 (lettre sans date).

<sup>19</sup> *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de Gens de Lettres. Mis en ordre et publié par M. Diderot [...] et quant à la partie mathématique par M. d'Alembert [...], Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand ; Neuchâtel, S. Faulche, 1751-1765 (désormais *Encyclopédie*), art. ELEATIQUE, t. V, pp. 451-453.

mais aussi méchant<sup>20</sup> ». D'après lui, le rire n'est pas une pose appropriée au philosophe et, dans le cas particulier de Démocrite, il ne s'agit pas « de nier l'importance philosophique du grand Abdéritain, mais de marginaliser jusqu'à l'estomper sa légende riieuse et de dissocier les deux caractéristiques pour mieux en prouver l'impertinente confusion<sup>21</sup> ».

D'ailleurs, la mission pédagogique et l'engagement militant des *Philosophes* ne pouvaient pas se retrouver dans le rire asocial de Démocrite : tout en partageant avec lui un rire critique, d'Alembert<sup>22</sup>, considéré par Voltaire comme le nouveau Démocrite, tient à souligner que la connaissance du philosophe doit servir à *former* des hommes plutôt qu'à se moquer de leurs vices<sup>23</sup>. Le rire devient une arme critique au service du combat des hommes contre tous les abus. Ses cibles seront les superstitions, le fanatisme, l'intolérance. Dans cet esprit, Voltaire se dresse comme chef de file de la secte des « democritiques » dans la lettre à d'Alembert du 21 Mai 1760 :

Mon cher Philosophe, somme totale la philosophie de Démocrite est la seule bonne. Le seul parti raisonnable dans un siècle ridicule, c'est de rire de tout<sup>24</sup>.

C'est un rire qui détruit tous les obstacles à la raison ; c'est une arme puissante pour réaliser le triomphe de la philosophie :

Au milieu de toute votre gaieté – écrit encore Voltaire à d'Alembert – tâchez toujours d'écraser l'inf... ; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monstre [...] Riez, Démocrite ; faites rire, et les sages triompheront<sup>25</sup>.

« Selon que les objets se présentent à moi, – écrit-il encore en mélangeant les deux figures emblématiques de l'Antiquité – je suis Héraclite ou Démocrite<sup>26</sup> ». On peut rire des folies des hommes, se moquer de leurs misères, mais face aux barbaries, il est plus convenable de pleurer avec Héraclite : « Le rôle de Démocrite est fort bon quand il ne s'agit que des folies humaines, mais les barbaries font des Héraclites. Je ne crois pas que je puisse rire longtemps<sup>27</sup>. »

Face à un rire marquant si âprement la distance entre les autres hommes et le sage de l'Antiquité, nourrissant un mépris presque aristocratique à l'égard de la multitude, le 18<sup>e</sup> siècle préfère donc la philanthropie d'un rire solidaire, mais critique contre tout abus: un « Héraclite democritisant », pour le dire avec Rabelais (I, 20).

<sup>20</sup> Lavater, *Essai sur la physiognomie destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer* (1781-1803), t.I, pp. 160-161. Mais Lavater critique aussi tout de suite les « héraclitiens » qui pleurent toujours.

<sup>21</sup> A. Richardot, *Un philosophe au purgatoire des Lumières*, cit., p. 204.

<sup>22</sup> Art. EXPERIMENTALE, *Encyclopédie*, t. VI, p. 298.

<sup>23</sup> Voir ce que d'Alembert dit dans l'*Éloge de M. le Président de Montesquieu*, (*Encyclopédie*, t. V, p. vi) en faisant la comparaison entre Montesquieu et Démocrite à propos des voyages entrepris par les deux : « M. de Montesquieu eût pu dire, comme Démocrite : "Je n'ai rien oublié pour m'instruire ; j'ai quitté mon pays & parcouru l'univers pour mieux connoître la vérité : j'ai vû tous les personnages illustres de mon tems" ; mais il y eut cette différence entre le Démocrite François & celui d'Abdere, que le premier voyageoit pour *instruire les hommes*, & le second pour *s'en moquer* », (c'est moi qui souligne).

<sup>24</sup> Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1980-1992 t. V, p. 913, lettre à d'Alembert.

<sup>25</sup> *Ibid.*, t. VII, p. 548, lettre à d'Alembert du 30 Janvier 1764.

<sup>26</sup> *Ibid.*, t. IX, p. 819, lettre à Marie de Vichy de Chamrond, Marquise du Deffand du 8 Mars 1769.

<sup>27</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 549, lettre à Étienne-Noël Damilaville du 19 Juillet 1766. Mais aussi la lettre au Chevalier Jacques de Rochefort d'Ally du 16 Juillet 1766, t.VIII, p. 544.

Par ailleurs, un rire cynique et destructeur qui se moque de tous et de chacun sans aucune distinction, comme celui du Démocrite de la comédie homonyme de Jean François Regnard, n'est pas seulement antisocial, mais tout à fait ridicule. Joué le 12 janvier de 1700 au Théâtre-Français, le *Démocrite amoureux*<sup>28</sup>, pièce expérimentale d'après son auteur, mais peu réussie selon la critique, marque, à ma connaissance, l'entrée de Démocrite dans le théâtre français<sup>29</sup>.

L'intrigue est peu originale : dans une Athènes de fantaisie, le roi Agélas (celui qui ne rit jamais, d'après Rabelais), tombe amoureux de Chrysis, aimée aussi par Démocrite lui-même. Le mariage du roi, empêché par des accords sur la succession à la couronne, pourra finalement se célébrer grâce à la découverte de la véritable identité de Chrysis. Le Démocrite rieur se voit donc privé de l'objet de son amour par le personnage dont le nom révèle une aptitude toute contraire à la sienne, mais peut-être plus convenable à la vie sociale. Après avoir avoué sa passion au roi, Démocrite refusera son invitation à rester à la cour pour aller rire tout à son aise des travers et des ridicules qu'il y a remarqués. Pourtant, d'après la société, c'est lui-même qui sera à son tour ridicule, et non plus fou :

je vais chercher des lieux, où la philosophie  
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.  
Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,  
Je vais rire de vous ; riez aussi de moi<sup>30</sup>.

Le rire du philosophe se retourne maintenant contre le philosophe lui-même qui, exclu et écarté de la société, finit par perdre sa crédibilité de moralisateur. Inadapté, il est ridiculisé pendant toute la pièce pour son rire qui désormais apparaît comme risible ; sauvage, il perd ses traits humains pour être déclassé presque à une curiosité ethnologique ridicule :

Il tient, à ce qu'on dit, et de l'homme et de l'ours ;  
il parle quelquefois, et rit presque toujours.  
On appelle cela, je pense...un Démocrite<sup>31</sup>.

## II- Démocrite et Hippocrate

Démocrite lui-même était assis sous un platane épais et très-bas, vêtu d'une tunique grossière, seul, le corps négligé, sur un siège de pierre, le teint très-jaune, amaigri, la barbe longue [...]. Il tenait avec tout le soin possible un livre sur ses genoux ; quelques autres étaient jetés à sa droite et à sa gauche ; et de nombreux animaux entièrement ouverts

<sup>28</sup> J.-F. Regnard, « Démocrite amoureux », in *Oeuvres complètes de J.-F. Regnard. Nouvelle édition avec des variantes et des notes*, J.-L.-J. Brière, Paris, 1823, t. III. Sur le *Démocrite* de Regnard, voir L. Derla, « Il "Démocrite" di Regnard e il concetto del comico », *Aevum* 35, 1961, pp. 469-489; G.-A. Crapelet, « Avertissement sur *Démocrite* », in *Oeuvres complètes de J.-F. Regnard*, cit., t. III, pp. 3-10 ; I. Galleron-Marasescu, « La figure de Démocrite chez Regnard et Autreau », in Pierre Hartmann (éd.), *Le Philosophe sur les planches. L'image du philosophe dans le théâtre (1680-1815)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, pp. 69-79.

<sup>29</sup> Anne Richardot (*Un philosophe au purgatoire des Lumières*, art. cité, p. 205) signale aussi le personnage du barbon misanthrope nommé Démocrite dans la pièce de Marivaux de 1708 *Le Père prudent et équitable*.

<sup>30</sup> J.-F. Regnard, « Démocrite amoureux », in *Oeuvres complètes*, cit., t. III, p. 109.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 40.

étaient entassés. Lui, tantôt, se penchait, écrivait d'une teneur, tantôt il cessait, arrêté longtemps et méditant en lui-même. Puis, peu après, cela fait, il se levait, se promenait, examinait les entrailles des animaux, les déposait, revenait et se rasseyait<sup>32</sup>.

La légende de la rencontre entre Démocrite, le plus sage des philosophes, et Hippocrate, le plus savant parmi les médecins, est racontée et transmise par une collection de lettres apocryphes attribuées à Hippocrate et considérées authentiques pendant presque tout le 17<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. L'histoire est connue : les Abdéritains, préoccupés pour la santé de Démocrite, leur citoyen le plus illustre, qui « oublieux de tout et d'abord de lui-même, demeure éveillé de nuit comme de jour, riant de chaque chose grande et petite, et pensant que la vie entière n'est rien<sup>34</sup> », demandent de l'aide à Hippocrate. Lorsqu'il arrive dans la ville, le médecin trouve Démocrite vivant à l'écart, occupé à disséquer dans la solitude des cadavres d'animaux à la recherche des causes de la folie (des hommes, comme le philosophe lui-même le confessera). Mais leur entretien, décrit dans la célèbre lettre à Damagète, bien loin de se réduire à une intervention thérapeutique, se transforme en un éloge de la raison philosophique et non seulement en un dur réquisitoire contre les misères et la vanité des hommes.

Scène première de la philosophie, la rencontre entre Démocrite et Hippocrate sera en effet l'objet de différentes lectures et d'autant d'interprétations au cours des siècles. Cette rencontre a été tantôt considérée comme témoignage biographique par les historiens, tantôt comme source de doctrine par les médecins (Claude Tardy, Marceline Bompard<sup>35</sup>) qui défendent l'image de la médecine face à philosophie (Théophile de Bordeu<sup>36</sup>), mais on en a fait aussi le modèle d'une sémiotique de la mélancolie pour des philosophes et des artistes (Robert Burton, Salvator Rosa), ou, finalement, l'exemple d'un jugement critique se défiant de toutes les autorités et opinions, afin de se mesurer directement avec les données (La Fontaine par exemple, qui efface le rire du philosophe de sa fable<sup>37</sup>).

<sup>32</sup> E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Baillière, Paris, 1861, t. IX, p. 351.

<sup>33</sup> Si Joseph Scaliger les reconnaît comme apocryphes, bien que très anciennes (« antiquas eas scio esse », in *Illustriss. Viri Iosephi Scaligeri, Iulii Caes. A Burden F. Epistolae omnes quae reperiri potuerunt, nunc primum collectae ac editae. Caeteris praefixa est ea quae est De Gente Scaligera; in qua de autoris vita; et sub finem Danielis Heinsii*, Lugduni Batavorum, 1627, lettre CCCVI), Pierre Bayle évitera de prononcer un jugement définitif sur leur véridicité historique. Cf. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Genève, Slatkine reprints, 1969, réimpression de l'édition de Paris 1820-1824, art. *Démocrite*, t. V, p. 465, note F : « Personne presque n'a osé parler Démocrite, sans apprendre qu'Hippocrate fut appelé pour le guérir. De fort bons critiques [Menagio, cité dans la note 44] sont persuadés que les lettres qu'on voit sur cela parmi celles d'Hippocrate sont supposées : mais on ne saurait douter que cette fiction ne soit fort ancienne [...] Au reste, la supposition de ces lettres ne m'empêcherait pas de croire qu'Hippocrate fut appelé par les Abdéritains, et qu'en un mot celui qui forgea ces lettres, s'appuya sur des faits autorisés par une assez bonne tradition ».

<sup>34</sup> E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, cit., p. 321.

<sup>35</sup> M. Bompard, *La conférence et entrevue d'Hippocrate et de Démocrite. Tirée du grec, et commentée par Marcellin Bompard, conseiller et Médecin ordinaire du Roy*, Paris, M DC XXXII ; C. Tardy, *Les œuvres du grand Hippocrate, divisées en deux tomes, ou toutes les causes de la vie, de la naissance et de la conservation de la santé; les signes et les symptômes de toutes les maladies sont nettement expliqués, avec leur guérison, par les lumières du mouvement circulaire, et autres nouvelles expériences*, par Maître Claude Tardy, Paris, 1667.

<sup>36</sup> Dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine*, Bordeu propose la rencontre entre Démocrite et Hippocrate comme exemple de collaboration entre théorie et pratique dans l'exercice de la médecine. En se refusant de croire que « l'entrevue de Démocrite et d'Hippocrate se réduisit précisément à ce qui nous est parvenu de leur conversation », il affirme que « ces deux grands hommes ne s'aignirent pas l'un contre l'autre [...] mais Hippocrate parla peu, comme avoient coutume de faire les empiriques ; et Démocrite disserta comme les physiciens ». Voir T. Bordeu, *Oeuvres complètes de Bordeu, précédées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages, par M. le chevalier Richerand*, Paris, 1818, t. II, p. 560.

<sup>37</sup> J. de La Fontaine, « Fables », in *Œuvres Complètes*, texte établi et annoté par René Groos, Paris, Gallimard, 1954, vol. I, p. 212, incipit : « Que j'ai toujours haï les penseurs du vulgaire ! / Qu'il me semble

L'histoire de la circulation des *Lettres* pseudo hippocratiques nous en offre d'ailleurs un témoignage fidèle. Traduites en latin au 15<sup>e</sup> siècle, publiées à la fois dans de recueils de lettres d'autres auteurs de l'Antiquité ainsi que dans des volumes indépendants, elles reconduisent tout d'abord le rire de Démocrite à la culture humaniste, qui en exalte la valeur éthique. Leur insertion dans les éditions des œuvres complètes d'Hippocrate, d'abord en latin et après en langue vulgaire, les transforme en document d'intérêt scientifique et médical, en vertu de leurs renvois à la théorie de la mélancolie (Marceline Bompard, par exemple) développée dans plusieurs commentaires et scolies ajoutés au texte. Robert Burton finalement, lui-même *Democritus junior*, adoptera l'image du Démocrite des *Lettres* comme icône du génie mélancolique dans les pages de son *Anatomy of Melancholy* (1621) ainsi que dans le frontispice de l'œuvre, en le consignant aux arts figuratifs (on pense par exemple au « Démocrite en méditation » de Salvator Rosa).

Texte de philosophie pour les philosophes, donc, et texte de doctrine pour les médecins, les *Lettres* pseudo hippocratiques deviennent au 18<sup>e</sup> siècle un exemple commun de méthode. Dans l'*Encyclopédie*, par exemple, il y a plusieurs références à ces lettres<sup>38</sup>, mais après les doutes sur leur authenticité avancés par Brucker, les auteurs des articles, moins intéressés par les gestes de l'Antiquité, ne demandent plus à leur récit fabuleux une leçon de sagesse ni une morale de vie ; jamais elles ne sont évoquées pour sculpter l'attitude philosophique du philosophe qui rit, mais, plutôt, pour offrir une scène vivante de la méthode « anatomique ». La solitude aristocratique du philosophe d'Abdère est en effet une attitude incompatible avec le portrait du *Philosophe* brossé par Du Marsais et repris dans l'article homonyme de l'*Encyclopédie*. Le *Philosophe* ne vit pas à l'écart, mais

Il veut trouver du plaisir avec les autres : & pour en trouver, il en faut faire : ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre ; & il trouve en même tems ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire & se rendre utile<sup>39</sup>.

L'austère et méprisante solitude méditative choisie par Démocrite pour fuir la folie des hommes n'offre aucun avantage à la méditation philosophique : un philosophe qui sait bien penser – observe Diderot<sup>40</sup> – pense bien en toutes circonstances. Les philosophes « ordinaires qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, sont féroces envers tout le monde ; ils fuient les hommes, & les hommes les évitent. Mais notre *philosophe* qui sait se

---

profane, injuste, et téméraire, / Mettant de faux milieux entre la chose et lui, / Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui ». Il suit en introduisant le conte : « Le maître d'Epicure en fit l'apprentissage. / Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ! / Aucun n'est prophète chez soi. / Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage ». Et il conclue : « Le récit précédent suffit / Pour montrer que le peuple est juge récusable. / En quel sens est donc véritable / Ce que j'ai lu dans certain lieu, / Que sa voix est la voix de Dieu ? ». Voir à ce propos l'analyse de Patrick Dandrey in *Poétique de la pensée. Études sur l'art classique et le siècle philosophique en hommage à Jean Dagen*, mélanges réunis par B. Guion, M. S. Seguin, S. Menant, Paris, Champion, 2006.

<sup>38</sup> Par ex. dans l'article ELEATIQUE (*Encyclopédie*, t. V, p. 452) Diderot se borne à les citer, en les définissant comme « trop connues et trop incertaines » pour les considérer plus en détail. Dans l'article HIPPOCRATISME (*Encyclopédie*, t. VIII, p. 211) on évoque la rencontre entre le médecin et le philosophe comme témoignage de la sagesse de Démocrite. Voir aussi les articles ANATOMIE (t. I, p. 411), FOIE (t. VIII, p. 32), MÉDECINS ANCIENS (t. X, p. 283).

<sup>39</sup> *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.

<sup>40</sup> *Encyclopédie*, art. ATTENTION, t. I, p. 842 : « il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes ou de s'enfermer dans un caveau, pour y méditer à la sombre lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténèbres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser ».



partager entre la retraite & le commerce des hommes, est plein d'humanité<sup>41</sup> », parce que « la société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui sur la terre<sup>42</sup> ».

Mais nonobstant son choix de vie « à l'écart », Démocrite reste pour Diderot « un des premiers génies de l'antiquité<sup>43</sup> » : il s'était dévoué à toutes sortes d'investigations et il avait proposé une méthode profonde et étendue, visant à la fois à « la dissection » des phénomènes et à l'accumulation rationnelle de notions. Encyclopédique et éclectique à la fois<sup>44</sup>, Démocrite est alors à juste titre un des interprètes dès l'Antiquité de la philosophie éclectique que Diderot décrit avec Brucker comme l'unique philosophie d'une raison éclairée<sup>45</sup>. Démocrite en avait appris la bonne méthode entre observation et analyse : *accumuler* et *disséquer*.

De l'accumulation Démocrite avait fait le système de son encyclopédie qui comprenait tout le savoir, la méthode dans ses investigations de la nature qui se voulaient de plus en plus complètes, le style de recherche dans ses voyages extraordinaires par lesquels il avait presque franchi les limites de la connaissance humaine. Une sorte de boulimie intellectuelle, une volonté de tout voir, tout accumuler. La philosophie éclectique « systématique » ne dira pas autre chose : elle démarre en fait de l'accumulation et continue en comparant et en combinant « les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience<sup>46</sup> ». Comme pour Démocrite, pour l'éclectique le voyage constitue une des modalités fondamentales de sa sagesse – « les voyages étoient beaucoup selon l'esprit de la secte éclectique<sup>47</sup> » – et offre à la fois une occasion pour observer et ramasser des « pierres » sur lesquelles construire l'édifice d'une philosophie « *particulière & domestique* », et la possibilité de comparer les connaissances acquises pour exercer la raison à une pratique qui n'aboutit pas nécessairement à l'*epoché* du scepticisme<sup>48</sup> mais qui sait apprécier la différence et valoriser l'ailleurs.

Mais si l'accumulation fournit les pierres pour construire l'édifice des connaissances, la dissection nous donne le ciment pour les composer à partir de leurs principes généraux. Cela rappelle l'attitude du philosophe des *Lettres* hippocratiques, qui étudiait l'anatomie des animaux pour mieux connaître celle des hommes. Mais c'est aussi la méthode philosophique par excellence (« la connaissance anatomique est requise dans un philosophe<sup>49</sup> »), la seule qui soit capable de pénétrer dans le mécanisme des corps et de rendre compte de leurs fonctions. L'anatomie n'est en effet qu'une modalité de l'analyse, qui réduit et simplifie la structure complexe du réel pour en faciliter la compréhension.

<sup>41</sup> *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Encyclopédie*, art. ELEATIQUE, t. V, p. 451.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 452 : « Démocrite se livra à l'étude de la morale, de la nature, de l'anatomie & des mathématiques ; il consuma sa vie en expériences ; il fit dissoudre des pierres ; il exprima le suc des plantes ; il disséqua les animaux ».

<sup>45</sup> *Encyclopédie*, art. ECLECTISME, t. V, p. 284 : « D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'*Eclectisme* ; l'un expérimental, qui consiste à rassembler les vérités connues & les faits donnés, & à en augmenter le nombre par l'étude de la nature ; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entr'elles les vérités connues & à combiner les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience ».

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>48</sup> *Ibid.*, t. V, p. 270 : « Or quel étoit le but de ces voyages, sinon d'interroger les différens peuples, de ramasser les vérités éparses sur la surface de la terre, & de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations ? Mais comme il est presque impossible à un homme qui, parcourant beaucoup de pays, a rencontré beaucoup de religions, de ne pas chanceler dans la sienne, il est très-difficile à un homme de jugement, qui fréquente plusieurs écoles de philosophie, de s'attacher exclusivement à quelque parti, & de ne pas tomber ou dans l'*Eclectisme*, ou dans le Scepticisme ».

<sup>49</sup> *Encyclopédie*, art. ANATOMIE, t. I, p. 410.

Ainsi, lorsque les philosophes éclectiques « s'aperçurent qu'il leur manquait une infinité de matériaux » pour assembler les ruines des systèmes philosophiques précédents, ils « se dirent entr'eux : *mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature, cherchons-les donc* [...] & c'est ce qu'on appella *cultiver la philosophie expérimentale*<sup>50</sup> ».

C'est donc au Démocrite savant que va l'éloge des *philosophes*, en tant que modèle d'une méthode. Une méthode *analytique*, qui, d'ailleurs, s'adapte parfaitement à la médecine aussi, « sœur de la philosophie » d'après le sage d'Abdère et « vivant sous le même toit<sup>51</sup> ». Une méthode *empirique*, « fondée sur des vraies expériences et, donc, très respectable<sup>52</sup> », qui oblige le médecin à juger « les maladies non pas seulement par la vue, mais aussi par les faits mêmes<sup>53</sup> », et devenant par ailleurs une garantie contre le charlatanisme aventureux des faux médecins protagonistes des pièces de Molière<sup>54</sup>. Une méthode expérimentale, encore, que le philosophe appliquera indépendamment de l'opinion de la multitude. Si la folie de Démocrite devient encore une fois le signe de l'excentricité du philosophe aux yeux de la plupart des gens, Diderot la revendique comme le destin de la philosophie, mais qui est aussi son devoir. La scène du mélancolique d'Abdère disséquant les cadavres des animaux devient alors la scène première de toute philosophie :

Plus on étudie la nature, plus on est étonné de trouver dans les sujets les plus vils en apparence des phénomènes dignes de toute l'attention & de toute la curiosité du philosophe. Ce n'est pas assez de la suivre dans son cours ordinaire & réglé, il faut quelquefois essayer de la dérouter, pour connoître toute sa fécondité & toutes ses ressources. Le peuple rira du philosophe quand il le verra occupé dans ses jardins à déraciner des *arbres* pour leur mettre la cime en terre & les racines en l'air : mais ce peuple s'émerveillera quand il verra les branches prendre racine, & les racines se couvrir de feuilles. Tous les jours le sage joue le rôle de Démocrite, & ceux qui l'environnent celui des Abdéritains. Cette aventure est des premiers âges de la philosophie & d'aujourd'hui<sup>55</sup>.

De la même façon, le Démocrite mis en scène en 1730 à la Comédie-Italienne par Jacques Autreau<sup>56</sup> n'est pas fou, moins encore ridicule, comme celui de Regnard. Sa folie n'est que *prétendue*, nous avise le titre de cette comédie en trois actes en vers *Démocrite prétendu fou*<sup>57</sup>, c'est-à-dire encore une fois conséquence de l'excentricité du philosophe mais aussi, dans ce cas, de sa passion amoureuse.

<sup>50</sup> *Encyclopédie*, art. ECLECTISME, t. V, p. 283.

<sup>51</sup> E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, cit., p. 395.

<sup>52</sup> De Jaucourt, art. CHARLATAN, t. III, p. 208.

<sup>53</sup> E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, cit., p. 383.

<sup>54</sup> Voir à ce propos G. Barroux, *Philosophie, maladie et médecine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2008, chap. III.

<sup>55</sup> *Encyclopédie*, art. ARBRE, t. I, p. 588.

<sup>56</sup> Sur Jacques Autreau, voir N. Childs, « Jacques Autreau », in *The Burlington Magazine* 771, juin 1967, pp. 335-339 ; H. Stanley Schwarz, « Jacques Autreau, a Forgotten Dramatist », in *Publications of Modern Language Association* 46, juin 1931, pp. 498-532 ; R. Waller, « The Theatrical Writings of Jacques Autreau and the Problems of Experimentation », in Derek Connon, *Essays on French Comic Drama from the 1640s to the 1750s*, Bern, 2000, pp. 99-115 ; I. Galleron-Marasescu, « La figure de Démocrite chez Regnard et Autreau », cit. J'ai aussi trouvé deux autres pièces théâtrales sur Démocrite : E. Foussier, *Héraclite et Démocrite*, comédie en deux actes en vers, représentée pour la première fois à Paris, Théâtre français, 31 août 1850 ; J. Berthet, *Démocrite et les Abdéritains*, Paris, le Mouton bleu, 1979.

<sup>57</sup> J. Autreau, *Démocrite prétendu fou*, comédie en 3 actes, Paris, Hôtel de Bourgogne, 24 avril 1730, Paris, L.-D. Delatour, 1730.

En effet, cette folie cache une sagesse supérieure, une finesse et une perspicacité dont le public n'arrive jamais à douter et qui sera confirmée cette fois non pas seulement par le sage Hippocrate, invoqué de nouveau pour soigner le philosophe, mais également par une bizarre compagnie de philosophes (Diogène, Aristippe, Straton), accourue pour examiner Démocrite et sa philosophie dans une des scènes les plus amusantes de toute la pièce.

Improbable Seigneur d'une aussi bien improbable ville d'Abdère, le Démocrite de Jacques Autreau n'a plus l'aspect négligé du philosophe cynique, ni son ricanement méprisant. Ce rôle est joué ici par Diogène même, dont Démocrite est bien distingué. C'est plutôt un philosophe sceptique qui rit de « la fureur des différents partis », qui définit la philosophie comme un « métier où chacun produit sa chimère » et qui confesse son ignorance face à une vérité qui ne sera jamais à la portée de l'homme :

Tout ce que l'on croyait ci-devant bien connu  
Est renversé par le dernier venu,  
Et ce dernier le sera par un autre ;  
Je suis donc du parti, qui de là conclut bien,  
Que vous ny moi, Messieurs, ne saurons jamais rien<sup>58</sup>

Il *parle* comme un sage, en critiquant *en philosophe* la Métaphysique qui n'est que « Châteaux en l'air », et en se consacrant à une philosophie utile à l'homme et fondée sur la Physique, dont il loue les applications pratiques à la sphère domestique :

C'est à l'agriculture à présent que je l'applique,  
et c'est son plus utile emploi :  
nous soutenons des thèses de Physique  
mon Vigneron, mon Jardinier et moi ;  
mais toujours mes raisons cedent à leur pratique :  
et quand nous disputons au milieu de mes choux  
le Philosophe a souvent du dessous<sup>59</sup>

Elle sera également fondée sur la Morale, « l'unique objet digne de tous mes soins, / c'est elle qui me rend et joyeux et tranquille, / le plus grand de tous mes besoins<sup>60</sup> ».

Et le philosophe *rit* comme un sage, non plus avec le dédain du misanthrope, ni pour afficher sa supériorité. Il rit de la faiblesse humaine dont lui aussi est victime. Démocrite qui rit de Démocrite, suggérerait déjà Erasme<sup>61</sup>, c'est l'image d'une sagesse qui accepte ses limites et qui ramène le philosophe parmi les hommes, en tant qu'« honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociables<sup>62</sup> ».

<sup>58</sup> J. Autreau, *Démocrite prétendu fou*, acte II, scène 8.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Erasme de Rotterdam, *Encomium Moriae*, chap. XLVIII.

<sup>62</sup> *Encyclopédie*, art. PHILOSOPHE, t. XII, p. 510.